

rumeaux verts de la forêt de Birman, enfin le combat terrible dans lequel l'épée vengeresse de Macduff délivre enfin la terre d'un monstre couronné, sont autant de tableaux saisissants qui se passeraient de légende.

Mais quelle noble jouissance pour ceux qui ont le bonheur de suivre vers par vers, mot par mot, la prodigieuse conception de Shakespeare et les développements de cette pensée profonde, penchée sur la nature humaine comme sur un gouffre insondable, et qui donne le vertige avec la sensation de l'infini !

Le chemin est long et terrible depuis la bruyère déserte où les sorcières crient à Macbeth "tu seras roi," jusqu'à l'heure sinistre où le misérable tyran aperçoit le fond de tout, même de ses indicibles terreurs et de ses ambitions sanglantes : "J'ai presque oublié les impressions de la crainte ; il fut un temps où mes sens auraient été glacés si j'eusse entendu des cris dans la nuit ; où mes cheveux, à une nouvelle effrayante, se dressaient et s'agitaient sur ma tête comme s'ils avaient une âme : mais je suis rassasié d'horreurs."

Le rôle de Macbeth, cette personification du crime, si terrible, si logique et si complète, est un des plus difficiles qui puisse s'offrir à l'ambition d'un acteur tragique. Il a pour écueil la monotonie si l'interprète ne possède pas assez de ressources pour nuancer d'acte en acte la fureur sanguinaire et les épouvantements du thau de Glamis. C'est un grand éloge pour M. Salvini de constater qu'il y a pleinement réussi. La scène du banquet, où Macbeth perd et recouvre la raison selon que le spectre de Banco lui apparaît ou redevient invisible, fait passer un frisson dans les veines. Je l'ai trouvé surtout admirable dans l'avant-dernière scène, alors qu'il apprend à la fois la marche offensive de l'armée de Malcolm et la mort de lady Macbeth : "Elle aurait dû mourir plus tard," s'écrie Macbeth, "et attendre que nous eussions plus de loisir pour recevoir cette nouvelle. Eteins-toi, flambeau éphémère ! La vie n'est qu'une ombre fugitive ; c'est un comédien qui s'agit un instant sur les planches et qu'on ne reverra plus ; c'est un conte d'idiot, plein de fracas et de chaleur factice, qui au fond ne veut rien dire du tout. Je commence à être las du soleil et je voudrais que l'univers s'écroulât sur nos têtes. Qu'on sonne l'alarme ! Vents, soufflez ! Accours, Destruction ; que, du moins, nous mourions dans nos armures !" Le passage de l'ironie amère et délirante à l'exaltation du soldat qui va chercher la mort comme une délivrance, a été rendu par M. Salvini avec une science des contrastes et une puissance de moyens qui lui ont valu une longue ovation.

AUGUSTE VITU.

## Souvenir de la Convention

(Suite et fin des "Prisons de Paris sous la Commune.")

De temps en temps, il jetait à la dérobée, vers l'autel du Dieu qu'il avait renié naguère, un regard contrit et humilié qui semblait implorer sa miséricorde et lui dire : *Cor contritum et humiliatum, Deus non despicies*. Mais c'était grand pitié, je vous jure, de voir à pareille fête le successeur des Noailles, des Beaumont, des Juigné, et de tant d'autres vertueux prélats qui ont honoré successivement le siège de l'apôtre des Gaules.

Son supplice toutefois ne fut pas de longue durée ; voici que de joyeuses exclamations se font entendre sur le parvis, et tous les regards se dirigent vers le grand portail qui s'ouvre à deux battants pour donner entrée à la procession.

Précédée d'une troupe de femmes vêtues de blanc, ceintes de rubans tricolores et couronnées de fleurs artificielles un peu fanées, la saison n'en permettait guère d'autres ; suivie de tous les membres de la Commune, de la société des Jacobins, des sociétés affiliées et des comités révolutionnaires ; entourée de danseurs et de danseuses qui exécutaient de graves sarabandes ; portée sur un palanquin orné de guirlandes de chêne, également factices, toujours à cause de la saison ; le bonnet phrygien sur la tête, le cothurne grec aux pieds, revêtue d'une tunique blanche, et d'une chlamyde bleue flottante, la nouvelle déesse traversa la nef au son des instruments et vint triomphante au sanctuaire de Marie. Ainsi l'avait prédit le père Beauregard, prêchant dans la même église dix ans auparavant. J'ajoute que toute cette multitude, hommes et femmes, était coiffée de bonnets rouges, ce qui offrait aux spectateurs placés dans les tribunes un coup-d'œil éblouissant.

Chaumette offrit la main, d'une façon toute galante, à la déesse, pour l'aider à descendre de son palanquin. Il avait des gants blancs, Chaumette ! circonstance que

je note, parce qu'on en portait peu alors, qu'il n'y avait que lui des assistants qui en eût, et qu'enfin cette couleur blanc de neige contrastait fortement avec le brun foncé de sa carmagnole et l'écarlate de son bonnet. Mademoiselle Maillard monta les degrés et se mit à la place du ci-devant Saint-Sacrement, le tout avec la majesté d'une habitante de l'Olympe. *Vera incessu patuit dea*. Vous eussiez dit Vénus ou Psyché venant s'asseoir dans l'assemblée des Dieux.

Les prêtresses, je veux dire celles de mademoiselle Maillard, qui étaient la plupart des figurantes de l'Opéra, se rangèrent en cercle autour de l'autel ; ici tout le monde se met à genoux, et deux acolytes viennent présenter à Chaumette un vieil encensoir de cuivre oublié dans la sacristie ; l'encens fuma alors devant la déesse.

Il était un peu grossier, si j'en juge par l'odeur qui monta jusqu'à nous ; mais c'était de l'encens, et qui en reçoit par la figure ne se montre pas difficile sur la qualité. Par hasard ou à dessein, j'évite de me prononcer là-dessus, une statue de la Vierge gisait, renversée et mutilée, à l'un des coins de l'autel. Cela servit de texte à une improvisation de Chaumette, dans laquelle, après l'avoir finement raillée sur son impuissance à défendre son domicile, il la défia de se remettre sur ses jambes, et le Christ son fils de la ressusciter. Comme elle ne ressuscitait pas, Chaumette en conclut qu'elle n'était plus bonne à rien, qu'il fallait la planter là, et n'adorer désormais que la Raison.

Un hurra universel de "Vive la Raison ! à bas la Sainte-Vierge !" accueillit ce discours philosophique à la suite duquel l'office divin commença. Des hymnes furent chantées d'abord. Après les hymnes les danses, et alternativement. Nous y reviendrons tout à l'heure ; mais en attendant, je pris qu'on me suive à Saint-Roch où nous allons voir Monvel se constituer le plagiaire de Chaumette, avec cette différence qu'à Notre-Dame, le magistrat du peuple n'avait insulté que le Christ, au lieu qu'à Saint-Roch, le comédien blasphéma Dieu lui-même.

C'était le jour où l'on inaugurait dans cette dernière église la *Raison* de la section des Piques, belle femme, sur ma foi, presque aussi belle que mademoiselle Maillard. Un voisin me dit que c'était mademoiselle Aubry, autre actrice de l'Opéra. Je le crus. L'Opéra fut de tout temps une pépinière de divinités. Quoi qu'il en soit, Monvel monta en chaire ; et après avoir épuisé le vocabulaire d'impiété de l'hôtel d'Holbach, il termina ainsi son sermon :

"Maintenant que j'ai prouvé que tu n'es pas (c'est à Dieu qu'il parle), prouve-moi que tu es. Je viens de nier ton existence, je brave tes foudres impuissantes. Ecrase-moi, si tu en as le pouvoir, écrase."

A ces mots le prédicateur s'arrête, il se croise les bras, toise le ciel avec un air de souverain mépris, et attend venir. Il y eut là, dans l'auditoire, un moment d'épouvante silencieuse. Moi-même je m'attendais à voir paraître, en caractères de feu, sur les murs du temple profané, le formidable *Mané, Thécel, Pharès* du festin de Balthazar.

Mais l'Eternel méprisa le défi de l'histoire ; aucun éclair ne sillonna la nue, aucun coup de tonnerre ne la fit éclater. C'est que si le temps est à nous, l'éternité est à Lui, et qu'il sait où retrouver ceux-là qui l'insultent en passant. *Deus patiens quia æternus*.

Au moment où l'orateur descendait de la chaire, un de ses auditeurs l'aborda :

— Citoyen Monvel, tu as prêché comme un ange. A quoi celui-ci :— Quand on parle avec conviction, l'éloquence arrive d'elle-même. Cet auditeur impressionnable était Mamin ; Mamin, qui, aux journées de septembre, avait promené dans les rues de Paris la tête de madame de Lamballe, au bout d'une pique ; acte de patriotisme dont on a voulu, depuis, faire honneur à d'autres personnages de l'époque, mais que je suis bien aise, puisque l'occasion se présente, de restituer ici à son véritable auteur.

Retournons à Notre-Dame. Les danses continuent, mais plus gracieuses et plus savamment ordonnées que celles de la Convention. C'est tout simple, nous avons aujourd'hui des corps de ballet de l'Opéra tout entier. Elles restent une heure encore, après quoi Chaumette proposa un dernier *Oremus* à la déesse. Mais celle-ci, fatiguée d'adorations, enivrée de mauvais encens, et ennuyée d'une pose de quatre heures, avait profité du moment où les danseurs tourbillonnaient au plus fort, pour s'esquiver par une porte dérobée de la sacristie.

Quelques rigoristes s'indignèrent tout bas, de ce que Chaumette eût introduit des contre-danses dans sa nouvelle liturgie. Ils ignoraient que chez tous les peuples de l'antiquité, la danse faisait une partie essentielle du culte public, et que cela s'appelait une danse sacrée. Témoin la danse des Saliens, instituée par Numa ; la danse des Lapithes, la danse des Funérailles. J'en pourrais citer d'autres ; mais en voilà assez pour justifier, sur ce point, le procureur-général syndic près la commune de Paris.

Au sortir de la cérémonie de Notre-Dame, je rencontrais sur le Pont-au-Change, madame Rolland qui allait à la mort.

L'appétit vient en mangeant. Chaumette ordonna donc que la *Raison* pénétrât de gré ou de force, dans tous les quartiers de Paris, et que chaque ci-devant église eût la sienne.

Mais comme il était, avant tout, homme de génie et d'avenir, il réfléchit que le nouveau culte pourrait bien mourir dans les langes, s'il continuait à offrir à l'adoration publique des divinités pareilles à celles qu'il avait encensées jusqu'alors. En conséquence, il résolut de ne choisir les divinités futures, et leurs prêtresses, que parmi les jeunes personnes d'une condition régulière, et appartenant à une honnête bourgeoisie.

Cette résolution consterna les familles ; et ce fut à qui n'aurait pas de divinité dans la sienne. Mais il était dangereux de résister à Chaumette : et il ne resta plus aux victimes désignées qu'à obéir.

Combien n'en ai-je pas vu de ces jeunes filles, dont la plupart avaient leurs parents dans les prisons, obligées de parcourir les rues de la capitale, et de chanter, le désespoir dans l'âme, des hymnes patriotiquement impies ! Elles espéraient, les pauvres enfants, que leur résignation, leur dévouement filial sauveraient la vie d'un père, d'une mère ; et le lendemain, elles entendaient hurler leur sentence de mort par les crieurs jurés du tribunal révolutionnaire. J'en ai vu défaillir en chemin, j'en ai vu tomber sans connaissance sur le seuil des temples. La fille unique d'un relieur de la rue du Petit-Pont, d'une figure remarquable, et à peine âgée de seize ans, se mit au lit, en venant de faire la *Raison* à Saint-Séverin, et mourut de saisissement la nuit suivante.

Il y eut même quelques républicains vigoureusement trempés qui forcèrent leurs épouses à figurer dans ces saturnales vigoureuses. Momora fut un de ceux-là. Sa femme aussi modeste que pieuse, respectée et honorée de tout le quartier, occupée uniquement du devoir de son ménage, était loin de prévoir le funeste honneur qui la menaçait. Ses prières, ses larmes, tout fut inutile ; elle dut se résigner.

Pour la punir de sa résistance, Momora fit traverser au cortège qu'il conduisait lui-même les rues les plus populeuses de la section Marat. Je le rencontrais rue de la Comédie, se rendant à Saint-Sulpice. Madame Momora souffrait visiblement ; elle était chancelante sur son siège, fort pâle, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Il fallait être le collègue de Chaumette pour ne pas en avoir compassion.

GEORGES DUVAL.

## MELANGES

QUELQUES NOTES SUR LE MONTÉNÉGRIN ET LES MONTÉNÉGRINS. — Le Monténégrin, qui a fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps, et va probablement encore occuper l'Europe de ses prouesses ou de ses malheurs, est un pays montagnard qui limitent l'Albanie au nord, à l'est et au sud, la Dalmatie à l'ouest. Le pays de la

Montagne-Noire, Czerna-Gora et Kara-Dagh, en italien et en turc, est donc comme élargi entre la Turquie et l'Autriche, celle-ci lui fermant l'accès direct à la mer Adriatique. Amas confus de petites vallées et de plateaux que séparent de hautes murailles rocheuses, le Monténégrin est pauvre, ne possède en abondance que des forêts et des pâturages, aussi, les habitants sont-ils bergers pour la plupart. Comme ils ne peuvent produire que très-peu de blé ou de vin, leur principal commerce consiste dans l'exportation des bestiaux en Turquie et en Dalmatie. Parfois la famine sévit sur ce petit pays, et les Monténégrins n'ont guère d'autres ressources que d'aller piller le territoire turc.

La superficie totale du territoire est de deux mille neuf cents kilomètres carrés, et le nombre des habitants s'élève à cent quatre-vingt-treize mille trois cent vingt-neuf (*chiffre donné par le prince lui-même dans sa lettre au Grand-Vizir, en avril 1877*). Tout le pays, partagé en deux grandes parties, le Monténégrin et les Berda, comprend huit provinces ou *nahije* ; celles du Monténégrin sont au nombre de quatre : la *Katounska*, la *Ternitsa*, la *Rietchka*, la *Liechanska* ; celles des Berda sont les *Belopavitz*, les *Pipévi*, la *Moratcha* et les *Vasjojevi*. Administrativement, les *nahije* se divisent à leur tour en *plemenas*, qui représentent nos cantons, et les *plemenas* se composent des villages, qui ne sont parfois qu'une réunion de quelques cabanes et sont dispersés dans les chaînes de montagnes qui ne se communiquent les unes avec les autres que par d'étroits sentiers en lacets ou des gorges étroites, à demi obstruées par les débris de rochers. C'est cette configuration du pays qui explique comment, avec une faible population de 180 à 200 mille habitants, le Monténégrin peut résister aux forces de la Turquie, et parfois les tenir en échec.

Le pouvoir est exercé par un prince ou *Vladika*, non d'une manière absolue, mais avec le concours d'un sénat de seize membres. La liste civile s'élève à la modique somme de quatre-vingt mille francs, et chaque sénateur reçoit huit cents francs. Il est peu probable que nos chefs d'Etat et nos gouvernements de tous rangs sauraient se contenter de si maigres allocations. Il est vrai que la vie simple des montagnards monténégrins ne se crée pas, comme notre existence, une multitude de besoins factices.

Très-habiles aux exercices du corps, marcheurs infatigables, habitués à une lutte constante contre la nature, les Monténégrins sont dans un état d'entraînement permanent ; ils peuvent supporter les plus grandes fatigues, et simplifier la vie comme l'Arabe du désert. Cependant, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, ils arrivent assez facilement à l'intempérance, et ce montagnard qui vit habituellement de pain, de pommes de terre, de riz ou de froment, et qui s'abreuve à la source la plus proche, mange jusqu'à la pléthore lorsqu'on tue un mouton, et, quand il s'adonne à l'eau-de-vie, il le fait avec un véritable excès.

Le Monténégrin marche complaisamment, il a naturellement un aspect digne et fier, mais il se campe volontiers et ses attitudes semblent étudiées. Il est très-orgueilleux par nature, et le sentiment exagéré qu'il a de sa valeur, de son courage et de ses facilités, tourne en somme à son avantage, car il le pousse à des entreprises téméraires qui réussissent parfois. La race offre, après tout, un singulier mélange de qualités et de défauts. L'homme parle haut, son abord est dur, hautain, silencieux ; s'il marche seul dans la rue, et si on le regarde, il s'enfle volontiers et redresse sa taille. A côté de cela, il a de la bonhomie et montre de l'humilité à l'égard de ses supérieurs. Il a ce que nous appelons de "l'aristocratie" dans le port, et il est démocrate dans le fond, car il donne le baiser de paix à plus humble que lui.

C'est un être changeant et inconsistant ; il n'a ni la patience, ni la persévérance dans l'effort, son esprit conçoit vite, son imagination envisage le but, escompte le résultat et s'en exagère l'avantage. Il y a de l'enfant dans ce soldat si téméraire dans l'attaque ; lorsqu'il ne réussit pas d'emblée, il devient tout à coup timide et plein de défiance en lui-même. Dans la vie habituelle, il passe aussi très-rapidement de la joie au découragement, du calme à la colère, et sans qu'on puisse dire qu'il soit facile à désarmer, on triomphe cependant assez vite de ses passions.

Son goût dominant est celui des armes, et les plus pauvres font les plus grands sacrifices pour porter à leur ceinture un handjar de prix, ou des pistolets d'un beau travail. La plupart ont encore des pistolets à pierre et s'en servent avec dextérité ; les plus fortunés se procurent en Albanie ces armes à clous d'argent qu'on appelle *ledenitze*, et, depuis quelque temps, il n'est pas rare de leur voir des revolvers à la ceinture. Dès que, pour la première fois, on a importé chez eux cette arme au tir rapide, les plus riches se sont empressés d'en acquérir de semblable. J'ai vu arriver dans un village un fusil à aiguille, le premier peut-être qu'on importait dans ce petit centre ; celui qui le possédait fut pendant la journée entière obsédé par ses voisins qui venaient voir l'arme, la manier, et qui voulaient l'essayer à tour de rôle ; ce fut pendant plusieurs heures un tir sans interruption, et une expression d'envie se lisait sur les traits de chacun des assistants.

Comme trait particulier de caractère, il faut encore noter la facilité du Monténégrin à garder les notions qu'on lui inculque, et s'il applique à l'instruction le respect humain et l'amour-propre qui le distinguent, il arrive très-vite à un résultat. Les écoles ont beaucoup réussi ; Cetigné possède une école de jeunes filles très-bien tenue, qui ne le cède point à nos écoles primaires ; mais si les écoles sont nombreuses, elles